

**CRITIQUE, festival.
SALZBOURG, Grosses
Festspielhaus, le 27 août
2024. OFFENBACH : Les Contes
d'Hoffmann. B. Bernheim, K.
Lewek, K. Lindsey, C. Van
Horn ... Mariame Clément / Marc
Minkowski.**

Le plaisir du concept a orienté l'approche de la metteure en scène française **Mariame Clément**, pour ces **Contes d'Hoffman** de **Jacques Offenbach** au prestigieux **Festival de Salzbourg**. Elle choisit ainsi de faire d'Hoffmann un réalisateur de films, alcoolique et déchu, faisant défiler des bobines de son œuvre avec les femmes dont il était désastreusement tombé amoureux. A la fin, il est révélé qu'elles sont toutes des incarnations de Stella. Les trois histoires sont ensuite racontées alors que lui est en train de diriger trois films, ce qui permet une certaine continuité dramatique. La production s'ouvre et se ferme avec Hoffmann montré comme un clochard poussant son caddie de courses plein de bric-à-brac, incluant une caméra et les bobines de ses trois films.



Stella et les trois femmes qui sont les stars de chacune des histoires, sont toutes chantées ici par la soprano polonaise **Kathryn Lewek**. Dans chacune des quatre femmes, Lewek excelle, montrant que sa légèreté vocale répond à une vraie présence dramatique. Avec une scène aussi vaste que le *Grosses Festspielhaus* de Salzbourg, un metteur en scène peut se faire plaisir, et la scénographie se présente comme un décor de studio de cinéma, pour basculer vers les lieux d'un studio pour un véritable tournage. Intelligemment, les scènes de chœur sont largement des extraits cinématographiques, "en costumes", tirés de différents films (films de cowboys, de l'antiquité romaine, avec des aristocrates de l'âge baroque, ou encore des astronautes). Les employés du studio s'assoient par terre pour voir les trois histoires projetées, pendant que Hoffman malmène son caddie...

Les trois histoires avec Olympia, Antonia et Giulietta sont

montrées comme des manifestations de la même femme, et cela est mis en exergue à la fin, lorsque Lewek apparaît en portant des parties de costumes de chacun de ses personnages. Le moment le plus divertissant ?... quand Olympia, la poupée mécanique, est transformée en fille faisant éclater un *chewing-gum*, dans un film de science-fiction de séries B. Cette scène lui permet de montrer qu'elle possède à la fois une colorature claire et sûre, ainsi qu'une vraie facilité à atteindre le registre plus bas. Les autres incarnations sont moins intéressantes. Normalement, la Muse / Nicklausse a pour tâche de persuader Hoffman de rejeter toutes autres formes d'amour pour la poésie, mais ce n'est pas ce que fait ici la mezzo à la voix de miel, **Kate Lindsey**.

Le ténor français **Benjamin Bernheim** est idéal pour le concept théâtral qui lui demande de se transformer en *hipster* des années 70, puis contemporain. Cela est largement réussi grâce à sa coupe de cheveux et de ses jeans. Ses allures de "*boy next door*" lui permettent de rentrer dans le personnage, et sa voix lumineuse et attirante de ténor lyrique donne pleinement vie au personnage de Hoffman. C'est un rôle qui lui permet de montrer toute son aisance vocale. De son côté, le baryton **Christian Van Horn** joue délicieusement la comédie dans les parties Lindorf / Coppélius / Dr Miracle / Dapertutto. Ce sont toutes des manifestations de la Nemesis d'Hoffman, et l'idée qu'il vole ainsi l'âme du réalisateur en capturant son image, fait parfaitement sens.

La partition, et notamment la fameuse barcarolle, est sensuellement jouée par l'**Orchestre Philharmonique de Vienne** sous la direction du chef Français **Marc Minkowski**. Son adoration pour la partition d'Offenbach est évidente, mais sa relation avec ses chanteurs / acteurs l'était moins, avec un certain déséquilibre dans le déroulement de l'œuvre.

CRITIQUE, festival. SALZBOURG, Grosse Festspielhaus, le 27 août 2024. OFFENBACH: Les Contes d'Hoffmann. B. Bernheim, K. Lewek, K. Lindsey, C. Van Horn... Mariame Clément / Marc Minkowski. Photos (c) Monika Ritterhaus.

CRITIQUE, festival. 33ème Festival SINFONIA EN PERIGORD, Château de Jumilhac, le 19 août 2024. Henry PURCELL : « Mad songs, music for a while ». C. Mutel, P. Figuier, G. Andrieux. Les Nouveaux Caractères / Sébastien d'Hérin.

Repris par le chef et claveciniste Sébastien d'Hérin des mains de David Théodoridès (parti diriger le Festival de Saintes) en 2021, le Festival Sinfonia en Périgord se déroule du 19 au

29 août à Périgueux et ses alentours.
Particularité de cette 33ème édition, le festival se scinde cette année en deux, avec une partie "*off*", décentrée dans les églises et châteaux du département de la Dordogne (du 19 au 21), puis d'une partie "*in*", recentrée sur ses lieux historiques que sont le Théâtre de Périgueux et la voisine Abbaye de Chancelade (du 22 au 29). Sébastien d'Hérin a ainsi conçu, comme pour ses trois premiers mandats, une programmation de qualité qui embrasse tous les aspects de la musique baroque et qui permet de découvrir, en musique, le riche patrimoine du Périgord. Et cette année encore, sur un temps par ailleurs plus long que de coutume (10 jours au lieu d'une semaine... quand partout ailleurs la durée des festivals se réduit comme peau de chagrin...), une attention particulière est portée aux jeunes ensembles et à la découverte de nouveaux talents.



Et c'est à la journée d'ouverture du festival que nous avons eu la chance d'assister, en ce lundi 19 août, dans la salle d'honneur du superbe **Château de Jumilhac**, dans le nord du département (aux portes de la Creuse et de la Haute-Vienne). Un premier concert (auquel nous ne sommes malheureusement pas arrivés à temps...), dans l'après-midi, mettait à l'honneur des *Cantates* de Georg Friedrich Haendel, puis c'était, le soir venu, son prédécesseur comme grand pourvoyeur de musique à Londres qui était mis en avant, "*l'Orpheus britannicus*", c'est-à-dire... **Henry Purcell** ! Et c'est *pot-pourri* de ses oeuvres vocales et instrumentales les plus célèbres qui est donné ici à entendre, en compagnie de l'ensemble **Les Nouveaux Caractères**, fondés par **Sébastien d'Hérin** et **Caroline Mutel** en 2006, cette dernière étant également l'une des trois solistes de la soirée, aux côtés des jeunes et talentueux contre-ténor

Paul Figuier et baryton **Guillaume Andrieux**.

Intitulée "*Mad songs, Music for a while*", le concert d'une durée d'une heure et demi (donné sans entracte) donne ainsi à entendre tous les plus fameux airs des masques et opéras de Henry Purcell, et débute par l'étrange pièce "*Of all the instruments*", dans laquelle les trois solistes parodient le son d'instruments de musique, en se répondant les uns aux autres. Suit un "*mask*" extrait de *Timon d'Athènes*, avant le duo "*Let us leave*" tiré de *The Fairy Queen*. Nous ne citerons pas la trentaine de morceaux retenus ici, cela serait fastidieux, d'autant que nul réel lien logique ne les relie, et l'on passe ainsi ensuite de la *symphonie* introductive de *King Arthur* à la "*Danse des sorcières*" extraite de *Didon et Enée*, pour enchaîner sur des extraits de la superbe "*Ode à Sainte-Cécile*". Le jeune contre-ténor **Paul Figuier**, qui nous avait enthousiasmé [quelques mois plus tôt à Toulon](#) dans le rôle des Nourrices du *Couronnement de Poppée*, brille à nouveau dans cette même *Ode* (« *Tis Nature's voice* »), où son beau timbre et sa voix bien placée font merveille. **Guillaume Andrieux** a, de son côté, l'air "*Wondrous machine*" (dans le même ouvrage) pour pavaner son beau registre grave (et ses talents de comédiens), tandis que la soprano **Caroline Mutel** profite de l'air "*The plaint*" (extrait de *The Fairy Queen*) pour faire fondre les coeurs, dans cette complainte déchirante à souhait. Souvent réunis en trio, les trois chanteurs sont rejoints par les instrumentistes dans le délicieux et réjouissant air conclusif "*One, two, three*".

Dirigés par **Sébastien d'Hérin** depuis son clavecin ou son orgue positif, les six instrumentistes des Nouveaux Caractères (**Armelle Cuny** et **Stéphan Dudermel** au violon, **Murielle Pfister** à l'alto, **Frédéric Baldassare** au violoncelle, **Florian Gazagne** à la flûte et au basson, et **Félix Leclerc** aux percussions se montrent excellents de bout en bout, et la riche cohorte de talents est bien exploitée pour varier couleurs et ambiances, ce qui s'avère plus que nécessaire pour maintenir l'attention

du public, dans un programme entièrement dédié au même compositeur !

Le Festival “*in*” a commencé hier (au Théâtre de Périgueux) par le célébrissime *Stabat Mater* de Pergolesi (avec **Raffaele Pe** et **Caroline Mutel** comme solistes), et se poursuit ce soir (même lieu) par le concert “*La Chambre des miroirs*” réunissant des musiques italiennes du XVIIème siècle avec l’Ensemble **I Gemelli** ([nous avons assisté à ce concert en juin dernier aux Invalides](#)). Il se poursuit, demain dimanche 25 août, avec les *Concertos Brandebourgeois* interprétés par le fameux ensemble **Café Zimmermann**. La suite du programme est [consultable ici](#), mais si vous êtes dans la région, ne manquez surtout pas l’intégrale des *Sonates du rosaire* d’**Ignaz von Biber** par **Gli Ignoti/Amandine Beyer** à la fabuleuse Abbaye de Chancelade (mardi 27 août), ou encore le concert de clôture (jeudi 29 août) qui mettra sous les projecteurs le rare *oratorio* de **M. A. Ziani**, “*La Morte vinta*”, par **Les Traversées baroques**, au Théâtre de Périgueux !

CRITIQUE, festival. 33ème Festival SINFONIA EN PERIGORD, Château de Jumilhac, le 19 août 2024. Henry PURCELL : « Mad songs, music for a while ». C. Mutel, P. Figuier, G. Andrieux. Les Nouveaux Caractères / Sébastien d’Hérin. Photos (c) Emmanuel Andrieu.

**CRITIQUE, festival. 19ème
FESTIVAL DE ROCAMADOUR,
Basilique Saint-Sauveur, le
17 août 2024. G. FAURE :
Musique de chambre. Renaud
Capuçon (violon), Paul
Zientara (alto), Stéphanie
Huang (violoncelle) &
Guillaume Bellom (piano).**

Après [un récital de Roberto Alagna en soirée
d'ouverture le 15 août](#) (et un concert 100%
Beethoven par l'Orchestre Consuelo et son chef
Victor Julien-Laferrière, le lendemain), dans la
Vallée de l'Alzou, le Festival de Rocamadour
regagnait ses murs historiques de la Basilique
Saint-Sauveur, petite merveille architecturale du
XIIIe siècle, à mi-chemin du château qui la
surplombe et de la ville médiévale en contrebas.
Et en cette anniversaire du centenaire de la
disparition de Gabriel Fauré, Emmeran Rollin a
tenu à lui rendre hommage en faisant venir un des
piliers du festival occitan, le violoniste star
Renaud Capuçon, accompagné ici du fidèle pianiste

Guillaume Bellom (nous les avons entendus en duo [quatre jours plus tôt au Festival de Menton](#)), auxquels se sont adjoints la (nouvelle) violoncelliste solo de l'Orchestre de Paris, Stéphanie Huang, et l'altiste Paul Zientera (ils ont enregistré ensemble un *e-disque* pour le label *Deutsche Grammophon*).



Nichés entre les deux énormes piliers qui soutiennent tout l'édifice roman (tandis que les quelque 450 spectateurs réunis les entourent à presque 360 degrés – et un second concert était ainsi prévu 2h après le premier pour répondre à la forte demande !...), ce sont **Renaud Capuçon** et **Guillaume Bellom** qui débute la soirée par une exécution de la transcription pour violon et piano d'*En prière* (1889), comme un hommage un lieu

fréquenté depuis près de sept siècles par les pèlerins en route pour St Jacques de Compostelle ! Suit le *Trio avec piano* (1923) qui est l'un des derniers *opus* du maître ariégeois, mort un an plus tard. Élégance du violon, délicatesse du piano, noblesse du violoncelle, autant de qualités individuelles conjuguées au service d'une lecture forte, généreuse et expressive, d'autant que les trois artistes rendent ici pleinement justice aux subtilités, à la poésie et à l'évanescence dont ce morceau est empli.

Après le court *solo* que constitue le fameux "*Après un rêve*" (1878), interprété par la violoncelliste, tout en délicatesse et émotion, les quatre amis se rassemblent sous les majestueuses voûtes de Saint-Sauveur pour la pièce principale du concert: le *Quatuor avec piano n°2 op. 45* (1886), beaucoup plus rare que le premier des deux quatuors de Fauré. D'emblée, les quatre musiciens parviennent à créer une véritable tension dramatique, palpable dans les deux premiers mouvements en particulier : *Allegro molto moderato* et *Allegro molto*. Les arpèges continus du piano nous installent dans une ambiance quelque peu angoissante, magnifiée cependant par de beaux élans lyriques. L'*Adagio* voit naître une prière envoûtante, secondée par quelques *pizzicati* parfaitement feutrés, qui succède au grave et répétitif motif d'un piano pour le moins sombre et menaçant. Les cordes jouent alors parfaitement l'éveil et gagnent progressivement en présence et en intensité. L'*Allegro molto* final résume la *maestria* déployée par les interprètes dans les mouvements précédents : un piano qui assume sa place centrale et autour duquel les cordes déroulent leur accords lyrique, quand elles ne se font pas discrètes... pour subitement pour laisser place à un déferlement pianistique. Techniquement très ardu, ce second *Quatuor* donne lieu à une démonstration de maîtrise et d'intelligence de la part des quatre amis qui fait tout le prix d'une soirée qui finit par un tonnerre d'applaudissements – non couronné d'un *bis*... le temps de pause étant ce soir restreint avant la seconde exécution du concert !

CRITIQUE, festival. 19ème Festival de Rocamadour, Basilique Saint-Sauveur, le 17 août 2024. G. FAURE : Musique de chambre. Renaud Capuçon (violon), Paul Zientara (alto), Stéphanie Huang (violoncelle) & Guillaume Bellom (piano). Photos (c) François Le Guen.

VIDEO : Gautier Capuçon interprète « *Après un rêve* » de Gabriel Fauré

CRITIQUE, festival. 19ème FESTIVAL DE ROCAMADOUR, Vallée de l'Alzou, le 15 août 2024. Airs d'Opéras et de Musique Sacrée. ROBERTO ALAGNA / Orchestre Consuelo / Victor Julien-Laferrière (direction).

Cette année, le **19ème Festival de Musique Sacrée de ROCAMADOUR** et son directeur Emmeran Rollin ont choisi pour devise le thème générique de « **L'Espérance** » – et affiche plusieurs concerts-événements, dont le concert d'ouverture du jeudi 15 août qui, grâce au généreux soutien de l'indispensable mécène qu'est Madame Aline Foriel-Destezet, mettait à l'affiche rien moins que le plus célèbre des ténors français, Roberto Alagna, accompagné ici par l'Orchestre Consuelo (fondé en 2021 et dirigé par son chef-fondateur, le violoncelliste Victor Julien-Laferrière).



Et il fallait bien monter une scène dans la **Vallée de l'Alzou**, juste en contrebas de la fameuse Basilique Saint-Sauveur (qui

ne peut contenir que 450 personnes), pour accueillir **les 2000 fans de la star lyrique** ayant répondu présent à l'appel (un record absolu de spectateurs pour le festival occitan) !

Roberto Alagna – qui a soufflé ses 61 printemps quelques semaines plus tôt – est apparu dans une forme éblouissante, enchaînant pas moins de 12 airs d'opéras et de musique sacrée (6 de chaque, entrecoupés de seulement deux moments symphoniques), suivis de trois bis, pour une soirée excédant de $\frac{3}{4}$ d'heure la durée prévue (finissant à 23h au lieu des 22h15 annoncés...). Bref, une générosité qu'on lui connaît – du moins quand il est / se sent en forme, comme c'est le cas ce soir où le *tenorissimo* semble avoir mangé du lion ! Timbre solaire, *legato* velouté, grave solide, aigus toujours aussi puissants et élégants... et sans la moindre tension, comme c'est parfois le cas. Toutes les qualités du ténor apparaissent intactes dès le premier air qu'il entonne, un morceau qui lui tient à cœur car composé par son frère **David Alagna**, "*Non, je ne suis pas un impie*" tiré de son opéra *Le Dernier jour d'un condamné*.



Parmi les chevaux de bataille d'Alagna, il y a les trois airs qui suivent "*Rachel quand du Seigneur*", "*Ô Souverain, ô juge, ô père*", "*Seigneur, vois ma misère*" – tirés de "*La Juive*" de Halévy, du "*Cid*" de Massenet et de "*Samson et Dalila*" de Saint-Saëns), dans lesquels on goûte avec extase la parfaite et confondante diction car il y a toujours eu, chez lui, au-delà du plaisir de chanter, un authentique plaisir de dire. Et à l'issue de ces deux airs sublimes, qu'il travaille note à note avec des sons filés angéliques, des pianissimi de rêve ou des aigus puissamment projetés, ou encore un phrasé parfait, ils déclenchent des applaudissements amplement justifiés. C'est aussi un grand acteur (doublé ce soir d'un éminent pédagogue, car il tient à présenter lui-même tous les morceaux qu'il a retenus (avec autant de sérieux que d'humour mêlés).



Roberto Alagna, porté par la sainteté des lieux (les Rois les plus pieux sont passés à Rocamadour honorer Saint Amadour !), lui-même croyant, sait vivre tout ce qu'il chante de l'intérieur, comme dans son premier air "*Je ne suis pas un impie*", délivré comme en extase, les yeux levés au ciel, complètement habité...). C'est ainsi armé de sa foi qu'il s'adonne, en deuxième partie de soirée aux plus célèbres airs de musique sacrée, tels le "*Panis Angelicus*" de **César Franck**, « *L'Agnus Dei*" de **George**

Bizet ou encore le céléberrissime "*Ave Maria*" de **Franz Schubert**, qu'il susurre plus qu'il ne chante, terminant son chant extatique par un piano du plus bel effet, qui noue les gorges et bouleverse. Mais la fête n'est pas finie pour autant, et ce sont trois bis qui se succèdent, plus "joyeux", avec l'air "*Sognare*" écrit par Roberto Alagna lui-même, avant le chant "révolutionnaire" "*Bella ciao*", repris par les quelques 2000 spectateurs en frappant des mains, avant d'achever la soirée dans un registre très "chrétien", en se contentant de déclamer un "*Pater Noster*", dans une intense communion avec son public.

Un mot, pour conclure, sur la (jeune) phalange de ce soir, un **Orchestre Consuelo** lui aussi visiblement porté autant par les lieux que par les enjeux de la soirée, et qui se surpasse ici, sous la baguette précise et sensible au possible au possible du jeune **Victor Julien-Lafferrière** (malgré une inévitable sonorisation qui peut parfois mettre à l'avantage certains pupitres plutôt que d'autres...), ce que l'on peut notamment goûter dans leurs deux moments "solo", d'une superbe qualité d'émotion : le *Prélude* de *La Traviata*, la *Barcarolle* issue des *Contes d'Hoffmann* et le non moins célèbre *Adagio* de Samuel Barber...

Une soirée dans les 2000 *happy few* réunis à Rocamadour se

souviendront sans nul doute longtemps !

CRITIQUE, festival. 19ème FESTIVAL DE ROCAMADOUR, Vallée de l'Alzou, le 15 août 2024. Airs d'opéras et de musique sacrée.
ROBERTO ALAGNA / Orchestre Consuelo / Victor Julien-Laferrière (direction). Photos (c) François Le Guen.

VIDEO : Roberto Algana chante l'air « *Ô Souverain, ô juge, ô père* » extrait du « Cid » de Massenet

CRITIQUE, festival. SAINT-TROPEZ, 49ème Festival des Nuits du Château de la Moutte, le 13 août 2024. Airs et Duos d'Opéras. Nadine SIERRA (soprano), Thomas HAMPSON (baryton), Vlad

Iftinca (piano).

C'est par un récital lyrique d'exception que se sont clôturées les 49èmes Nuits du Château de la Moutte, ce havre de paix et petit coin de paradis pourtant à quelques encablures du frénétique centre-ville de Saint-Tropez. Un écrin qui a accueilli, entre autres Liszt et Wagner, et qui nous rappelle l'histoire musicale ancienne qui s'y est développée et maintenue jusqu'à nos jours. Placé désormais sous la houlette artistique de Jean-Philippe Audoli, et grâce au généreux soutien de l'indispensable mécène qu'est Madame Aline Foriel-Destezet (bien évidemment présente), le festival accueillait rien moins que l'immense artiste qu'est le baryton américain Thomas Hampson, accompagnée d'une des plus belles et talentueuses soprano de notre époque, sa compatriote Nadine Sierra.



Sitôt fini leur premier duo, *"Rivolgete a lui lo sguardo"* extrait de *Così fan tutte* de Mozart, la jeune star du monde lyrique ne peut s'empêcher de prendre la parole (en anglais) pour se lancer dans un long et vibrant hommage à son mentor qui l'a récompensé d'un Premier prix lors d'un concours de chant alors qu'elle n'était qu'une étudiante, et qui l'a ensuite "pris sous son aile", en lui proposant d'être sa "partenaire de chant", comme ce soir, pour le plus grand bonheur d'un public de *"happy few"*, la cour du **Château de la Moutte** ne pouvant contenir qu'un parterre de 500 personnes. Très ému par les louanges de sa jeune protégée, le baryton s'esquive ensuite pour lui laisser toute la place, et c'est avec Mozart que se poursuit la soirée avec l'aria *"Deh vieni non tardar"*, détaillé ici avec tant de délicatesse et d'intelligence que le public succombe aisément et adresse à

Nadine Sierra un premier triomphe. C'est ensuite pour le duo "*Crudel perché finora*" qu'Hampson la rejoint, dans lequel la complicité des deux artistes – à renfort de force regards et mimiques – fait plaisir à voir (et entendre).



Puis Nadine Sierra s'élance, seule, dans les voltiges de l'air de Gounod "*Ah, je veux vivre*", qui s'avère un véritable instant de fraîcheur, juvénile et radieux, par ailleurs déclamé dans un français absolument parfait ! Une élocution de notre idiome que le baryton étasunien, mais on le sait depuis longtemps (!), maîtrise également à la perfection, comme il nous le prouve dans l'air d'Athanaël "*Ô visions fugitives*" (extrait de *Hérodiade* de Massenet), où son timbre reconnaissable entre tous et son pouvoir de séduction sont restés intacts, même si le registre aigu n'a plus l'éclat et la phénoménale puissance d'antan. L'acteur conserve également le même pouvoir de persuasion, cette noblesse et ce port aristocratique qu'il a toujours eus, et qui ne cesse de fasciner les spectateurs qui ont la chance de le voir et de l'écouter en "*live*". Las, des deux (sublimes) airs annoncés dans le programme ("*Depuis le jour*" extrait de *Louise* pour elle et "*C'est mon jour suprême*" tiré de *Don Carlos* pour lui), et c'est donc avec le duo Germont/Violetta Valéry ("*Madamigella Valéry*") dans *La Traviata* que s'achève la première partie de soirée. Nadine Sierra s'y montre impériale, capable vocalement d'évoquer le tragique et le sublime. Sa technique exceptionnelle et son tempérament passionné font d'elle une héroïne verdienne de haute volée, tandis que Thomas Hampson lui donne la réplique avec un legato souverain, bien qu'à court de souffle sur certaines fins de phrases. Mais le personnage est là, tout entier dans sa morgue d'abord, avant que le doute ne s'installe ensuite face à la grandeur d'âme de son

interlocutrice.



Après une pause dans la luxueuse palmeraie qui jouxte le château, où l'on peut se délecter (avec modération) des meilleurs rosés de la région dont les vignobles les plus réputés se trouvent dans les villages voisins de Cassin et Cogolin, c'est à un répertoire 100% américain que les deux stars lyriques convient le public très chic et international des Nuits du Château de la Moutte. Et c'est ainsi tous les tubes les plus célèbres des comédies musicales ou "*Songs*" américaines qui défilent les uns après les autres, entonnés en solo ou duo, tels ..."*Kiss me Kate*" de Cole Porter, "*Somewhere over the rainbow*" (de Arlen) interprété en solo par l'excellent pianiste et accompagnateur qu'est le roumain **Vlad Iftinca**, ou encore le célébrissime duo extrait de "*West Side Story*" (quand bien même Hampson n'est pas ténor...), "*Tonight*", les duos étant tout autant dansés que chantés. Et après le fameux "*Summertime*" de Gershwin, délivrée par une Nadine Sierra comme extatique, c'est avec un bis, le sublime duo « *Heure exquise* » extrait de *La Veuve joyeuse* de Franz Lehar, que se conclue la soirée – instant magique qui voit les deux interprètes se lancer dans une valse tourbillonnante (photo ci-dessus) sous un ciel illuminé d'étoiles... dont les yeux des spectateurs étaient à cet instant emplis aussi !

CRITIQUE, festival. SAINT-TROPEZ, 49ème Festival des Nuits du Château de la Moutte, le 13 août 2024. Airs et Duos d'Opéras. Nadine SIERRA (soprano), Thomas HAMPSON (baryton), Vlad Iftinca (piano). Photos © Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Nadine Sierra chante l'air « *E strano* » dans *La Traviata* de Verdi

CRITIQUE, festival. MENTON, 75ème Festival de Musique (Parvis de la Basilique St Michel), le 12 août 2024. BRAHMS / R. STRAUSS / MUSIQUES DE FILMS. Renaud Capuçon (violon), Guillaume Bellom (piano).

Après une première semaine qui affichait notamment le pianiste turc Fazil Say ([voir notre compte-rendu](#)), le 75ème Festival de musique de Menton proposait – en guise de concert de clôture – un duo qui a fait ses preuves, Renaud Capuçon et Guillaume Bellom, dans un programme qui réunissait musiques “pointues” (le *Scherzo extrait de la Sonate FAE* de Johannes Brahms et la *Sonate op. 18* de Richard Strauss) dans une première partie, et les plus célèbres Musiques de films, dans une seconde. C’est là toute la volonté de pluralisme et de diversité affichée par le fringant directeur du festival provençal, Paul-Emmanuel Thomas, [qui nous a accordé une interview à cette occasion](#).



Sur un **Parvis de la Basilique St Michel** rempli jusqu'à ras-bord (environ 500 spectateurs), et jusqu'aux quelques balcons où des *happy few* avaient la meilleure vue (et en plus gratuite !) sur la scène dressée devant la porte principale de la magnifique église mentonnaise, les deux compères ont débuté la soirée par une première partie "sérieuse", en interprétant d'abord le *Scherzo de la Sonate FAE* de Johannes Brahms. c'est peu dire que Brahms coule tout naturellement dans les veines du pianiste jeune pianiste français **Guillaume Bellom**, dans une complicité fusionnelle qui l'unit à son illustre aîné violoniste **Renaud Capuçon**, la même que celle que Brahms éprouvait à l'égard de son ami Joseph Joachim – dedicataire de la pièce jouée ici de manière aussi brillante qu'énergique. Suit la longue *Sonate op. 18* de Richard Strauss, une pièce que nous ne sommes pas habitués à entendre car le célèbre compositeur munichois n'a guère écrit pour le répertoire de la musique de chambre. Cette sonate dut ainsi attendre dix ans dans les tiroirs de l'auteur pour aboutir. Et si elle n'est pas souvent donnée, nos deux musiciens savent prendre ce risque, et bien que d'une écriture post romantique qui pourrait sembler anachronique par certains, avouons être restés sous le charme de la qualité d'exécution et de l'amitié artistique qui la porte ici.

En seconde partie, alors que le thermomètre affichait encore 28 degrés (à 22h30...), c'est à un répertoire que les deux hommes affectionnent qu'ils s'adonnent, les "tubes" du cinéma tels "*Les Temps modernes*" de Chaplin, "*Moon river*" de Mancini, "*La liste de Schindler*" de Spielberg, ou encore "*Cinema Paradiso*" d'Ennio Morricone (qu'ils reprendront en bis...). On connaît l'amour que porte le célèbre violoniste au 7ème Art (il y a consacré deux albums...), et c'est avec tout autant de ferveur amoureuse et d'âme qu'il s'adonne, avec son acolyte qui n'a pas l'air moins féru, à ce genre souvent "déclassé" et boudé par les artistes adeptes de "grande musique". Rien de tel ici, et les deux artistes redonnent leurs lettres de noblesse à cette musique qui ravit indéniablement le public

qui va jusqu'à taper des mains dans les morceaux les plus célèbres, encouragé par Renaud Capuçon lui-même, au terme d'une soirée d'une belle ferveur festive et populaire !

CRITIQUE, festival. 75ème Festival de Musique de MENTON, Parvis de la Basilique St Michel, le 12 août 2024. Renaud Capuçon (violon), Guillaume Bellom (piano). Photos (c) Patrick Varotto / Ville de Menton.

VIDEO : Renaud Capuçon interprète le thème principal de « *Cinema paradiso* » d'Ennio Morricone

CRITIQUE, festival. 27ème FESTIVAL DURANCE LUBERON, le 10 août (Château de Mirabeau) & le 11 août (Place de l'Eglise de Lauris) 2024. AIRS, DUOS et TRIOS D'OPERAS

**: Héloïse Mas (mezzo),
Florent Leroux-Roche
(baryton), Armelle Kourdoïan
(soprano), Valentin Thill
(ténor), Vladik Polionov
(piano).**

Pour la 27ème édition du Festival Durance Luberon, étalée du 2 au 17 août 2024, **Luc Avrial** (son directeur général) et **Vladik Polionov** (son conseiller artistique) ont concocté une programmation éclectique (opéra, récitals lyrique, jazz, musique du monde...) qui se déroule – comme à sa bonne habitude – dans « *les sites inspirés des villages et châteaux prestigieux* » de ce petit coin de paradis qu'est le (sud) Luberon. La programmation ne comprend qu'un seul titre lyrique cette année, donné en format dit « *de poche* », mais quel titre puisqu'il s'agit de « *l'opéra des opéras* », alias *Don Giovanni* (demain 16 août) ! De notre côté, nous avons eu la chance d'assister à deux récitals lyriques, les 10 et 11 août, qui mettaient tous deux à l'affiche la mezzo française Héloïse Mas, accompagnée de la soprano Armelle Kourdoïan et du baryton Florent Leroux-Roche le premier soir (puis du ténor varois Valentin Thill,

le second soir, voir plus bas...).



La soirée du 10 août se déroulait dans la cour du superbe **Château de Mirabeau**, demeure privée qui n'ouvre ses portes au public qu'une fois par an, à l'occasion du festival, et qui se révèle un lieu parfait pour un concert avec ses quatre murs renvoyant le son de manière équilibrée vers les quelques 450 spectateurs qui ont pu avoir un sésame (la soirée affichant complet !). En parfait maître de cérémonie, le protéiforme **Vladik Polionov** ne se contente pas d'accompagner les trois acolytes réunis pour ce récital d'airs, duos et trios tirés d'opéras de Mozart, Rossini, Verdi ou encore Offenbach, mais détaille chaque partie chantée (souvent avec force malice et clins d'oeil appuyés...), afin de capter l'attention d'un public qui n'est pas forcément « spécialiste » de l'univers lyrique.

Le concert débute par le trio "*Soave sia il vento*", extrait de ***Così fan tutte*** de W. A. Mozart, dans lequel **Héloïse Mas**, **Florent Leroux Roche** et **Armelle Khouardoïan** parviennent à unir leurs voix et délivrer avec émotion ce départ sans espoir de

retour qu'exprime l'*aria* mozartienne. Il se poursuit avec l'univers plus ludique et foutraque de **Gioacchino Rossini**, à travers l'air d'Isabella « *Cruda sorte* » (***L'Italiana in Algeri***) et du duo "*Dunque io son*" extrait du ***Barbier de Séville***. Dans le premier, **Héloïse Mas** ne manque pas d'impressionner par son sens de la dynamique, et l'on peut se réjouir d'entendre là une authentique voix de mezzo, à l'aise dans les deux extrêmes de sa tessiture, trouvant des effets comiques dans un grave toujours plein, jamais détimbré, et en n'escamotant aucune de ses coloratures. En duo avec le fringant **Florent Leroux-Roche** (qui chantera le rôle-titre de *Don Giovanni* demain soir...), **Armelle Khourdoïan** rivalise de charme et de drôlerie avec son compère, et l'on savoure tant la magnifique voix lyrique de la première que le superbe timbre du baryton marseillais, dont le registre grave est toujours source de frissons le long de l'échine. Appris le matin matin, et donc non prévu au programme (en reportant pour la seconde partie le fameux "*Erri tu*" verdien qu'il devait initialement délivrer), il s'attaque à l'un des monologues du rôle-titre de ***Hamlet*** d'**Ambroise Thomas**, celui du V, "*Comme une pâle fleur*". Juvénile et athlétique, Florent Leroux-Roche campe d'emblée et avec aisance ce personnage rebelle et désespéré, et l'on ne peut que succomber ici à la qualité de son phrasé, à sa droiture stylistique, et à son engagement dramatique. La première partie se referme avec ce même ouvrage, et le trio "*Je veux lire enfin dans sa pensée*", qui réunit le rôle-titre, sa fiancée Ophélie et sa mère Gertrude, et dont la force dramatique ne manque pas de faire son effet sur le public qui adresse aux trois artistes une belle salve d'applaudissements.



Après une pause glaces et boissons bienvenue en cette journée caniculaire (il avait fait jusqu'à 38 degrés dans le Luberon ce jour-là...), la seconde partie commence avec le duo Rigoletto/Gilda ("*Tutte le feste al tempio*") extrait de **Rigoletto** de **Giuseppe Verdi**. La Gilda d'Armelle Khourdoïan n'a rien d'une oie blanche, et sa voix large lorgne déjà vers le destin d'une **Traviata**... qu'elle entonnera justement peu après ! Car la

soprano d'origine arménienne possède une grande voix lyrique, qui convient parfaitement au rôle de Violetta Valery, qu'elle incarne avec beaucoup de pugnacité et d'émotion, en délivrant un déchirant "*E strano...*" et jusqu'à un "*Sempre libera*" tout feu tout flamme, qui emporte l'adhésion du public. Entre les deux airs, le baryton offre le grand air de Renato (dans **Un Ballo in maschera**) que nous avons déjà évoqué, et auquel il confère la rage et le mordant qu'il appelle, mais aussi la douleur de l'homme bafoué qui se souvient des jours heureux. Il est suivi par le duo extrait des **Capuleti ed i Montecchi** belliniens "*L'altar funesto*", avec Armelle Khourdoïan en Juliette et Héloïse Mas en Roméo. La première s'avère être une idéale Giulietta, par son sens aigu du *legato*, de la conduite vocale, la facilité de la vocalise ou encore par une superbe homogénéité de timbre sur l'ensemble de la tessiture, tandis que la seconde est d'une beauté sculpturale, même dans le registre hyper-grave, assumé avec *brio* sans jamais poitriner. Le miracle tient aussi de la pure magie par l'association suave des deux solistes aux timbres parfaitement coordonnés, marqué par une irrésistible pulsion de mort.

La soirée s'achève de manière tout aussi dramatique avec le trio "*Tu ne chanteras plus*" tiré des **Contes d'Hoffman** de **Jacques Offenbach**. C'est depuis l'une des fenêtres du château

que la Mère d'Antonia rejoint le duo commencé en contre-bas par la soprano et la baryton, les trois chanteurs unissant leur voix pour atteindre un *climax* dramatique qui prend à la gorge, et soulève l'enthousiasme du public. Pour le remercier, les trois amis leur offre un *bis*, avec l'accompagnement toujours au cordeau de **Vladik Polionov** au clavier, l'air "*La ci darem la mano*" (*Don Giovanni*) entonné à trois (le rôle de Zerlina est indifféremment confiée à une soprano ou une mezzo...), ce diable de Don Giovanni/Florent Leroux Roche pouvant ainsi à loisir... lutiner deux femmes au lieu d'une !...

Le lendemain, nous retrouvions la pétillante **Héloïse Mas**, sur la ravissante place de l'église du non moins charmant **Village de Lauris**, accompagnée cette fois de l'un des plus grands espoirs du chant français (dans la catégorie "ténor")... le chanteur varois **Valentin Thill** ! Et c'est à un répertoire 100 % consacré au "*petit Mozart des Champs-Élysées*", alias **Jacques Offenbach**, qu'était dévolue cette nouvelle soirée lyrique. Elle débute avec plusieurs extraits de ***La Périchole*** ([rôle ans lequel la mezzo française a brillé à Marseille, notamment](#)), dont le fameux "*air de la griserie*", "*Ah que les hommes sont bêtes*", ou encore les airs "*de la prison*" ou "*de l'aveu*"...



La mezzo offre à nouveau au rôle-titre sa voix opulente et corsée, et en plus d'être *glamour* et vocalement glorieuse, on applaudit aussi l'incarnation qui ne laisse pas dans l'ombre ni la fragilité ni le côté fantasque du personnage (en fonction des airs délivrés). Elle forme ainsi un couple plus que crédible avec son amoureux, le jeune (et très attachant) ténor **Valentin Thill**, [applaudi dernièrement dans *Iphigénie en Tauride* à l'Opéra de Montpellier](#). En plus d'incarner un Piquillo éminemment sympathique, le jeune chanteur se montre superbement chantant, fort châtié de style, et s'exprimant dans un français exemplaire. Les deux artistes enchaînent sur le duo de Boulotte et Barbe-Bleue (dans l'opéra éponyme d'Offenbach), "*Vous avez vu ce monument*", dans lequel le ténor, s'inspirant de la fameuse série américaine "*Dexter*", s'enveloppe dans une combinaison en tulle et enfile des gants en plastique, prêt à accomplir son sanglant forfait... Hilarité générale garantie !



Ils poursuivent avec l'oeuvre "sérieuse" du compositeur allemand, les fameux **Contes d'Hoffmann**, en interprétant tour à tour "*La Légende de Kleinzach*" pour l'un, "*Vous, sous l'archet frémissant*" pour l'autre, avant d'être réunis dans la *Romance*

entre Hoffmann et Nicklausse. Vocalement, Valentin Thill livre un chant incroyablement solide, et surmonte aisément – avec *brio* et clarté – la tessiture redoutable de la *chanson de Kleinzach*, le tout dans un français là aussi tout simplement parfait, tandis que la mezzo campe une ardente Nicklausse, au timbre voluptueux et rayonnant dans l'aigu. On retourne ensuite dans l'humour potache avec **La Belle Hélène**, et ses airs les plus célèbres comme "*On m'appelle Hélène la blonde*" ou "*Au mont Ida*", suivi par le duo Hélène/Pâris : "*Ce n'est qu'un rêve*". Héloïse Mas ne fait vocalement qu'une bouchée de son grand air, avec sa voix ample, admirable de souplesse, et tellement déconcertante de légèreté dans l'aigu. Plus belle que jamais, la mezzo campe ainsi la plus crédible des Hélène, peut-être parce qu'elle met dans la déclamation beaucoup d'autodérision. De son côté, Valentin Thill n'éprouve aucune difficulté dans la tessiture très aiguë qui lui incombe, avec un timbre qui a bien le charme requis par le « *fier séducteur* », en plus d'une diction à faire frissonner de plaisir. Un grand Pâris, plus prince que berger !...

Mais c'est avec un air qui sort du répertoire « *offenbachien* » qu'ils concluent la soirée, en guise de *bis*, le sublime air (puis duo) "*Mon coeur s'ouvre à ta voix*", extrait de **Samson et Dalila** de **Camille Saint-Saëns**, dans lequel la mezzo offre au public sa voix de bronze et de braise conjugués, avec un *legato* parfaitement maîtrisé, jusque dans ces *pianissimi* qu'elle s'autorise pour souligner tous les contrastes et même les contradictions de son personnage ambigu, avec aussi cette autorité qui s'impose d'emblée, et enfin une sensualité

dramatique dont elle use avec un art achevé pour réduire Samson à sa merci !

Au final, **deux belles soirées lyriques sous le ciel étoilé de Provence !**

CRITIQUE, festival. 27ème Festival Durance Luberon, les 10/8 (Château de Mirabeau) & le 11/8 (Place de l'Eglise de Lauris) 2024. AIRS, DUOS et TRIOS D'OPERAS : Héloïse Mas (mezzo), Florent Leroux-Roche (baryton), Armelle Khouardoïan (soprano), Valentin Thill (ténor), Vladik Polionov (piano). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

CRITIQUE, concert. FESTIVAL MUSIQUE & MÉMOIRE. Melisey, chœur roman, le 4 août 2024. FLORENT MARIE, luth Renaissance à 8 chœurs. Giovanni Antonio Terzi, Ballard, Dowland...

Virtuose du luth, pédagogue et instrumentiste recherché pour de nombreux ensembles sur instruments d'époque, Florent Marie présente à Musique & Mémoire, un programme d'autant plus convaincant qu'il est dans sa conception parfaitement adapté à l'esprit et à la dimension du lieu ; le très intimiste chœur roman de Melisey, joyau patrimonial dont la superbe acoustique est taillée idéalement pour le récital de soliste.



A 11h, le récital accueille le festivalier dans l'un des sites les plus secrets et les plus authentiques des Vosges du Sud. Le programme fait un tour d'Europe, offrant un bel éventail des styles et des écritures à l'extrême fin du XVI^e, soulignant aussi comment un même air passe d'un pays à

l'autre, avec propre à la mode locale, une adaptation esthétique requise. Les Italiens reprennent selon leur propre esthétique les chansons françaises les plus célèbres...

Dans ce bain métissé où se déploie l'éloquente virtuosité du luthiste, une place privilégiée, - naturelle au regard de la grande qualité de son écriture, s'affirme peu à peu au profit du compositeur italien méconnu, **TERZI**, compositeur actif au carrefour des XVI et XVII^e èmes, à la verve jamais facile ni grossière ; au contraire, d'une façon délicieusement madrigalesque totalement maîtrisée. Chaque développement

mélodique et le choix des airs comme la construction harmonique, accents et effets expressifs semblent sous tendus par un texte dont il faudrait rétablir les paroles. L'articulation souple du luthiste permet de capter le raffinement de Terzi dans son approche personnelle. C'est bien ce luth princier et royal qui affirme ici une élégance et une délicatesse de haute intensité, instrument remarquable en couleurs comme en accent, aussi riche de ce point de vu que le langage parlé.

L'arche musicale ainsi tracée part du classicisme originel, celui de Francesco Da Milano (1497-1543), prince du XVI dont le Ricercar souligne la force poétique.

Les airs à la mode circulent et marquent autant l'imaginaire des compositeurs ; ainsi les auteurs célébrés et largement diffusés : Alberto da Mantova (1500-1551) qui adapte selon son goût « Martin menoît son pourceau au marché » de Clément Janequin... Idem pour l'éditeur Pierre Phalèse (1510-1573) qui publie, et assure la diffusion européenne de l'air » je suis déshérité » de Pierre Cadéac.

On découvre alors dans tous son raffinement expressif l'art de Giovanni Antonio Terzi (avant 1570? – après 1620) révélé dans sa Canzona : s'affirme en particulier sa longueur mélancolique, d'une délicieuse suavité. Florent Marie a dédié un récent cd monographique au compositeur italien, démontrant combien il était justifié de le révéler ainsi.

Une même invention se déploie dans deux airs inspirés de danses [balli alemani, settimo et quarto, vers 1599] puis dans la Padovana [danse plus développée] ; cependant que la Toccata souligne cette verve vocale et même linguistique déjà évoquée qui s'impose comme l'une des principales singularités identifiant le dit Terzi. Elle va plus loin encore, affirmant même une surenchère linguistique et une vocalità décuplée d'une expressivité libérée qui force l'admiration.

Pour Musique & Mémoire, Florent Marie révèle le madrigalisme de Terzi dont l'art s'affirme proche de la parole

Le madrigal d'après Philippe de Monte : » Ahí chi mi rompe il sono » se révèle là encore remarquablement articulé et riche de nuances, genre définitivement plus expressif que la chanson française contemporaine. Terzi dans ses diminutions idéalement ouvragées, suit le mot italien, recherche l'expressivité de Philippe de Monte qui est d'origine flamande. À côté de la Toccata le madrigal paraît plus économe et d'une austérité mesurée, plus sobrement suggestive ; une langueur suspendue, résolument secrète et allusive.

La succession des deux airs qui suit éclaire davantage tout ce qui séduit chez Terzi. Comment en partant d'une source française, il en déduit une nouvelle pièce pleine de délicatesse et de séduction madrigalesque. De la source, française, une Courante de Robert Ballard (1570?-après 1650), somptueuse dans sa mesure noble et classique, d'un équilibre solaire, d'une délicatesse extrême, toute en fluidité continue et qui demeure strictement dans son cadre chorégraphique, Terzi déduit une tout autre pièce, traitée de manière italienne et remarquablement madrigalisée. Le jeu du luthiste en éclaire la créativité capable de renouveler l'esprit de la danse du Français en réinventant la syntaxe vers un flux dont la séduction rythmique et l'articulation de la mélodie sont très proches de la respiration du chant.

De l'air Italianisé de Giovanni Battista della Gostena (1558?-1593?), d'après » Suzanne ung jour » (Roland de Lassus), le luthiste exprime avec justesse la mélancolie sousjacente ; et une équation idéale entre le langage et le

chant. Le luth semble parler et chanter dans ce Lasso des plus populaires. Généreux en découvertes, l'interprète dévoile également la manière de Simone Molinaro (ca.1565-1634) qui fut l'éditeur des madrigaux du poète maudit et assassin, Carlo Gesualdo [Passamezzo – gagliarda].

Enfin la dernière séquence fait la part belle aux anglais, auteurs remarquablement inspirés dont le raffinement mélodique fusionne avec une souplesse rythmique elle aussi nuancée, enivrante.

Contemporain de Terzi, **John Dowland (1562?-1626)** affirme une évidente facilité dans » A fancy » : phrasés naturels, nuances ciselées s'apparentent au chant dans une vocalité détaillée et naturelle. Cependant que les ultimes pièces du programmes : » Lady Hunsdon's Puffe » et « Lady Clifton's spirit » éclairent des sentiments moins naturellement manifestes chez les Italiens : l'humour et le burlesque, d'autant plus mordants qu'ils sont sous les doigts de plus en plus virtuoses de Florent Marie, portés par une vivacité expressive aussi enjouée qu'articulée. On prolongera les délices de ce programme en écoutant les cd : « Musique pour luth de Giovanni Antonio TERZI », et le plus récent, à paraître en septembre 2024 : « John DOWLAND : Sweet Melancholy » (2 cd, édités chez Carpediem records).



Récital de Luth par FLORENT MARIE, dans le Chœur roman de Melisey © classiquenews 2024

CRITIQUE, concert. FESTIVAL MUSIQUE & MÉMOIRE. Melisey, chœur roman, le 4 août 2024. Programme : « L'Italie, Miroir de l'Europe ». FLORENT MARIE, luth Renaissance à 8 chœurs. Giovanni Antonio Terzi, Ballard, Dowland...

**CRITIQUE, concert. 68ème
GSTAAD MENUHIN FESTIVAL.
Berghaus Eggli, le 10 août
2024. Série « Mountain
Spirit » n°4 : « Planets by
Night » / Les Planètes de
Gustav Holst. Gstaad Festival
Brass Ensemble / Cuivres du
GFO Gstaad Festival
Orchestra. Immanuel Richter,
trompettes, présentation et
direction**

Jamais en reste d'un nouveau défi, et
comme pour mieux immerger le festivalier
au plus près du motif naturel, le GSTAAD
MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY inaugure cet
été un nouveau format de concert... A 22h,
chacun est invité à prendre de la hauteur
(facile alors au Pays d'en haut), où
toutes les remontées mécaniques s'offrent

au randonneur désireux de rejoindre en quelques minutes les sommets surplombant Gstaad et Saanen. Cap ce soir sur l'EGGLI (massif à 1500 m d'altitude), sommet sous les étoiles, et sa terrasse aménagée spécialement dans le cadre de la nouvelle série de concerts (inaugurés en 2024), intitulée « *MOUNTAIN SPIRIT* ». Déjà, l'ascension dans la nuit, qui dévoile une vue inoubliable sur la vallée, réalise une préparation idéale d'avant le concert.

Le dernier des 4 programmes de cette série, met à l'honneur, **les Planètes**, celles alignées dans une conjonction proactive, telle que l'a conçu le compositeur **Gustav Holst** à partir de l'été 1913, alors qu'il était en villégiature à Majorque (le dernier astre Mercure voit le jour en 1916.)... Ainsi se succèdent 7 planètes parmi les plus inspirantes, celles qu'ont généreusement investi l'astronomie et la mythologie.

Ce soir ce sont les cuivres du formidable Orchestre maison, le **Gstaad Festival Orchestra**, composé d'instrumentistes parmi les plus talentueux des orchestres suisses... qui abordent une version spécifique des Planètes, l'opus 32 (pour cuivres seules) ;

En préambule, une courte et très claire présentation des thèmes principaux et du caractère de chaque pièce est assurée par le musicien leader ce soir, le trompettiste **Immanuel Richter** qui lors du concert, dirige à cour, avec une précision énergisante.

Nuit vertigineuse au Gstaad Menuhin

Festival & Academy

Les cuivres du Gstaad Festival Brass Ensemble font tourner 7 planètes sur les cimes

La brillance et la puissance des seules cuivres (rebaptisés « Gstaad Festival Brass Ensemble ») occupent tout l'espace sous la tente ; leur vibration exprime la force des montagnes environnantes, et en écho, la rotation spectaculaire des planètes ainsi évoquées : l'esprit



conquérant, impérieux de Mars et son irrésistible crescendo rythmique ; la sensualité non moins impériale de Vénus qui met en avant le timbre aquatique, aérien de la harpe auquel répond le velours comme enivré des 3 trombones placés face au public au centre de la scène.. Avec l'adjonction du timbre cristallin du célesta (joué par Immanuel Richter qui en cours de soirée joue au minimum 3 différentes trompettes), le spectre des timbres et des couleurs déploie mille combinaisons de nuances sonores qui accréditent la valeur et le grand raffinement de cette transcription dont les musiciens font leur miel. La partition de Holst permet aussi de jouer sur les étagements et l'organisation des timbres dans l'espace, grâce aux sourdines, très habilement sollicitées en cours de réalisation.

Ainsi trombones, tubas, trompettes, somptueux cors (d'une rondeur expressive elle aussi melliflue) enchaînent les 7 portraits de planète dont les 3 derniers ajoutent au raffinement de l'approche : à l'évocation plus narrative et descriptive des 3 premiers (Mars, Vénus, Mercure, ce dernier d'une vivacité toute aérienne), correspond le trio final, plus riche en texture, plus abstrait aussi : l'arche colossale, – au diapason des cimes suisses, du majestueux Saturne ; l'attractivité d'Uranus et ses textures de fait magiciennes (où se déploient en particulier le métal onctueux à la fois profond et solennel des cors) ; sans omettre l'intensité du « mystique » Neptune dont les instruments en fusion et en complicité parfaites expriment l'agilité de la mélodie serpentine, jusqu'à l'hypnose.

La version renforce l'esprit martial, surtout le caractère de vivacité conquérante, habilement doublé d'une grande sensualité dans les passages qui permettent aux timbres de se froter avec délice.

Expressivité, contrastes, spatialité, énergie et allusion sensuelle..., il ne manque rien à cette version plus que convaincante ; en exposant ainsi les cuivres de l'orchestre, la pièce permet comme peu d'en savourer toutes les nuances sonores.

Étonnante genèse de l'œuvre : les Planètes sont d'abord conçues pour 2 pianos (excepté Neptune, destiné originellement à l'orgue), puis vite mises au placard après le début de la première guerre mondiale. C'est Adrian Boult qui en assure l'exhumation et sa révélation au concert en septembre 1918, après le conflit, comme si la partition et sa fureur raffinée

était le miroir idéal d'une période troublée. Il reste étonnant que sans le vouloir, à l'été 1913, Holst ait pressenti la catastrophe à venir dans des déflagrations spectaculaires dues à sa seule inspiration... ; sur le mont EGGLI ce soir, les instrumentistes du Gstaad Festival Brass Ensemble en ont révélé toutes les splendeurs poétiques. A n'en pas douter l'expérience sur les hauteurs est une réussite totale qui deviendra avec les années, si le principe en est pérennisé, l'un des piliers du Gstaad Menuhin Festival. A suivre.

CRITIQUE, concert. 68ème GSTAAD MENUHIN FESTIVAL. Berghaus Eggli, le 10 août 2024. Série « Mountain Spirit » n°4 : Planets by Night / Les Planètes de Gustav Holst. Cuivres du GFO Gstaad Festival Orchestra. Immanuel Richter, trompettes, présentation et direction. Photo : © Raphaël Faux / Gstaad Menuhin Festival & Academy 2024

68ème GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY, jusqu'au 31 août 2024 :

https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/programme-2024/liste-des-concerts?gad_source=1&gbraid=0AAAAADLwA8MuGPHGLvqDdctnv_l9f8qnj&gclid=EAIaIQobChMIwZ2-7LPyhwMVbK1oCR3v_i1dEAAYASAAEgL8YvD_BwE

LIRE aussi notre présentation du 68ème GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY : » TRANSFORMATION » / temps forts, nouvelles séries, engagement pour le climat, teaser vidéo 2024, ... : <https://www.classiquenews.com/suisse-68eme-gstaad-menuhin-festival-academy-transformation-12-juillet-31-aout-2024/>

<https://www.classiquenews.com/suisse-68eme-gstaad-menuhin-festival-academy-transformation-12-juillet-31-aout-2024/>

**CRITIQUE, concert. 68ème
GSTAAD MENUHIN FESTIVAL &
ACADEMY, Saanen le 10 août
2024. » Temps et éternité »
: KA Hartman, Martin, JS
Bach... , Camerata
Bern, Patricia Kopatchinskaja**

**TRANSFORMATION... L'EXPÉRIENCE MUSICALE À
GSTAAD. Plus engagé
que jamais pour sa
durabilité et la
réduction progressive**



de son empreinte
carbone, le Gstaad Menuhin Festival sous
l'impulsion visionnaire de son directeur
artistique Christoph Müller, poursuit son
offre musicale critique, certains diront
militante, dont l'exigence du sens
accordée à l'excellence artistique
produit un nouvel accomplissement
significatif.

Ce soir, dans l'église historique de
Saanen, vaisseau devenu légendaire car
Yehudi MENUHIN décida ici même de la
création du Festival en y donnant ses
premiers concerts, le bouillonnant
directeur, véritable catalyseur culturel,
a trouvé en Patricia Kopatchinskaja, une
ambassadrice de choix : artiste complète,
habitée comme lui par la passion de la
musique et conceptrice de programmes
aussi forts, engagés que personnels.

MUSIC FOR THE PLANET BY PATRICIA KOPATCHINSKAJA

Tous ses concerts au Gstaad Menuhin Festival illustrent ainsi
un nouveau cycle emblématique intitulé « *Music for the
Planet* » . Après l'inoubliable concert « Les Adieux » en 2023,
après un premier programme 2024 soulignant avec la complicité
d'Anastasia Kobekina, le cas inquiétant de Venise qui meurt de
la lente montée des eaux et de la pression touristique

terrifiante, voici donc un nouveau spectacle intitulé « **temps et éternité** » .

Moins concert habituel qu'expérience musicale et même cheminement spirituel, le format proposé suscite par ses contrastes et sa construction, d'impérieux questionnements sur le sens de nos vies, la place que nous souhaitons occuper sur cette terre : vie et mort, destruction et violence ou renaissance et espoir...

L'interrogation philosophique est magistralement posée à travers la seconde partie précisément où dans une succession géniale qui alterne séquence de Frank Martin et chorals de Bach [ceux de la Passion selon Saint-Jean, transposés pour orchestre de cordes], la violoniste éruptive et incandescente comme à son habitude, exprime les divers épisodes de la Passion christique dont chaque choral par sa douceur poétique semble réaliser le commentaire méditatif.

L'expérience de la souffrance la plus intense aiguise la conscience ; tout en l'exprimant directement, la violoniste la dénonce et exhorte à agir pour la réparer. La musique transforme ; elle peut réveiller les consciences et conduire à agir. Le message est clair.



UNE EXPÉRIENCE CATHARTIQUE ET RÉSILIENTE DE LA SOUFFRANCE

Grand admirateur des Passions de JS BACH, **Frank MARTIN** a composé pour Menuhin, le cycle *Passion* comme un grand concerto pour violon en 1973.

On passe des stridences âpres et hurlantes à la tendresse apaisée réparatrice ainsi, en une alternance hypnotique. Ce balancement produit un polyptique musical qui saisit et bouleverse. Dans « **Crux** » de **Lubos Fisher** [mort en 1999], l'acmé est atteinte dans le duo formé par la violoniste totalement enivrée, abandonnée et réceptive à l'extrême souffrance, et le percussionniste (**Pascal Viglino**) qui assène des coups de timbales de plus en plus meurtriers, comme ceux d'une lente et progressive exécution, chant embrasé d'une inéluctable mise à mort ; le tout sur l'image projetée de la Crucifixion. En soutien iconographique au polyptique musical,

le programme intègre la projection des peintures de Duccio di Buoninsegna, actif au XIV^e en particulier à la Cathédrale de Sienne. La sensation visuelle et musicale ressentie restera mémorable.

En première partie, Patricia Kopatchinskaja aborde avec ses complices de la **Camerata de Bern**, totalement connectés au moindre battement de ses cils, le vertigineux **Concerto « funebre »** du munichois **Karl Amadeus Hartman** [1905 – 1963], fulgurant, convulsif, dont les solos de violons, déchirants, hallucinés... appellent au réveil des consciences tout en exprimant des élans touchés par la grâce [Adagio], et les affres les plus douloureux du désespoir. Humanité et barbarie, tendresse et ignominie... Artman qui a composé son Concerto en 1939 pour dénoncer les pires atrocités nazies commises contre l'humanité, ne pouvait trouver meilleurs interprètes.

L'INCANDESCENT CONCERTO FUNEBRE DE KA ARTMAN

L'extraordinaire se produit sous l'archet et la vitalité électrisée de sa main gauche ; tout en faisant littéralement pleurer son violon, la musicienne prophétesse comme transfigurée par cette « musique de deuil » , rayonne d'une beauté grave dont la clairvoyance qui jaillit alors de son instrument, foudroie par sa justesse. **Patricia Kopatchinskaja souhaite adresser un nouveau message** : l'intensité du jeu, la force et la rage qui s'en dégagent aussi, évoque au cœur du programme, entre gravité et conscience, chaque instant essentiel où « tout bascule » ... Si le Concerto d'Hartman brûle comme un brasier dans la nuit, il nous fait voir par cet éclat lacrymal, l'atrocité humaine au plus près ; en l'exprimant ainsi il l'a dénonce, ce que fait Patricia Kopatchinskaja, et avec quelle musicalité.

Comme on l'a vu l'an dernier à Gstaad [sous la tente dans le programme Les Adieux, adieux aux espèces animales, à leur extinction programmée désormais inéluctable], voici un autre programme qui renouvelle totalement le concert traditionnel,

en joignant avant et après Hartmann, des chants traditionnels chantés par un trio de femmes en costumes traditionnels accompagnée par l'accordéon... Référence à une approche paysanne probablement chère à la violoniste moldave, où l'homme savait communier et vivre de la nature sans l'épuiser comme actuellement.

La musique par le truchement d'un enchaînement parfait évoque ainsi la perte d'un monde harmonieux, l'empire de la violence omniprésente, inévitable... La volonté forcenée de vaincre souffrance et barbarie : conscience et résilience, clairvoyance et responsabilité... Le programme et son message diffusent le meilleur des rôles que la musique peut revêtir et que le thème générique de l'édition 2024 expose ainsi clairement : **la transformation**. Qui peut dire si parmi les festivaliers, certains auront été transformés en écoutant dans ses enchaînements surprenants ce programme parmi les mieux conçus ? MAGISTRALE expérience et certainement aussi prenante que le programme précédent auquel nous avons assisté lors de l'édition 2023 (1).



CRITIQUE, concert. 68ème GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY, Saanen le 10 août 2024. » *Temps et éternité* » : KA Hartman, Martin, JS Bach... , Camerata Bern, **Patricia Kopatchinskaja. Toutes les photos : © Raphaël FAUX / Gstaad Menuhin Festival & Academy 2024**

(1) Lire notre **critique du concert Les Adieux** par **Patricia Kopatchinskaja**, Gstaad Menuhin Festival & Orchestra, le 12 août 2023

: <https://www.classiquenews.com/critique-concert-gstaad-menuhin-festival-le-5-aout-2023-les-adieux-patricia-kopatchinskaja-beethoven-schumann-chostakovitch-music-for-the-planet-i/>

<https://www.classiquenews.com/critique-concert-gstaad-menuhin-festival-le-5-aout-2023-les-adieux-patricia-kopatchinskaja-beethoven-schumann-chostakovitch-music-for-the-planet-i/>



68ème GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY, jusqu'au 31 août 2024

:

https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/programme-2024/liste-des-concerts?gad_source=1&gbraid=0AAAAADLwA8MuGPHGLvqDdctnv_l9f8qnj&gclid=EAIaIQobChMIwZ2-7LPyhwMVbK1oCR3v_i1dEAAYASAAEgL8YvD_BwE

LIRE aussi notre présentation du 68ème GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY : » TRANSFORMATION » / temps forts, nouvelles séries, engagement pour le climat, teaser vidéo 2024, ... :

<https://www.classiquenews.com/suisse-68eme-gstaad-menuhin-festival-academy-transformation-12-juillet-31-aout-2024/>

<https://www.classiquenews.com/suisse-68eme-gstaad-menuhin-festival-academy-transformation-12-juillet-31-aout-2024/>
